

Non loin de là, Mac-Murdo trouva, ainsi qu'il le raconte dans sa description de la province de Cutch, une race d'*A-hirs*<sup>1</sup>, qui sont, selon toute probabilité, les descendants de ceux qui vendirent à Hiram et à Salomon leur or et leurs pierres précieuses, leurs paons et leur bois de santal. »

Abhira, situé à l'embouchure de l'Indus, était, comme le remarque Lassen, l'endroit de la côte le plus proche comme le plus commode pour les Phéniciens<sup>2</sup>.

Les vents qu'on appelle moussons<sup>3</sup>, soufflent si réguliè-

V. de Vit, *Onomasticon*, t. iv, Prado, 1887, p. 805. On lit également dans Edrisi qu'il existe dans l'Inde un port de mer, du nom de *Soupara*, où il se fait un grand commerce; il est à cinq journées de marche de Sindan. Winer, *Biblisches Realwörterbuch*, 3<sup>e</sup> édition, t. ii, p. 183. « Lucas Holstenius, dit d'Anville, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. xxx, p. 84, a cru voir Ophir ou Sophira dans la position que Ptolémée donne à *Supara*, sur la côte de l'Inde, entre les bouches de l'Indus et le promontoire *Comaria* ou le cap Comorin... C'est avec grande confiance que le docte Holstenius s'explique sur ce sentiment qui lui est particulier : *Post omnium divinationes, id certo tenendum.* »

<sup>1</sup> « Cf. sir Henry Elliot, *Supplementary Glossary*, au mot *Aheer*. » Ahir signifie « gardeur de vaches. » Lassen, *Indische Alterthumskunde*, t. i, p. 653.

<sup>2</sup> Lassen, *Indische Alterthumskunde*, t. i, p. 653. Cf. *ibid.*, t. ii, p. 557. « Ueber das Ophir-Abhira (Kuhhirten a. d. Indusmündung), dit Ebers, darf kaum ein gerechter Zweifel herrschen. Lassens Ansicht wird merkwürdig bestätigt durch eine von A. Weber citirte Stelle aus der *Pantschatantra* I, v. 88, welche lautet : « Wo keine Kenner sind im Lande, gelten » nichts die meergeborenen Juwelen : im Lande der Abhira verkaufen » die Hirten den Mondkrystall für 3 Cowriemuscheln. » — « Da haben denn, » so sprechen wir Weber (*Indische Skizzen*, p. 74) nach, « die Phönizier allerdings ein sehr gutes Geschäft machen können! » Ebers, *Aegypten und die Bücher Mose's*, p. 33.

<sup>3</sup> Le mot *mousson* vient de l'arabe *mausim*, « époque de l'année », époque du rassemblement des pèlerins musulmans à La Mecque. C'est par métaphore qu'on l'a appliqué aux vents réguliers. Les anciens donnaient aux moussons le nom d'*Hippalos*, parce que c'est à ce marin qu'on en attribuait la découverte.

rement dans l'Inde, qu'il nous est possible de déterminer approximativement l'époque où les vaisseaux de Salomon arrivaient aux bouches de l'Indus. Les moussons se font sentir, dans la mer de l'Inde, d'avril en octobre, du sud-ouest, et d'octobre en avril, du nord-est<sup>1</sup>. La flotte phénicienne devait nécessairement arriver à Ophir pendant la première saison et repartir pendant la seconde.

Voilà tout ce qu'il nous est possible de savoir sur le voyage de la flotte de Salomon. Il ne nous reste plus qu'à dire l'usage que fit le roi de Jérusalem des richesses qu'elle lui procura.

La flotte d'Ophir rapporta à Salomon 420 talents d'or, c'est-à-dire près de 17,000 kilogrammes ou plus de 55 millions de francs<sup>2</sup>. Cet or fut employé surtout à l'ornement des édifices élevés par le roi d'Israël.

Salomon fit faire, en particulier, pour ses gardes deux cents grands boucliers d'or battu et trois cents petits de même métal<sup>3</sup>. Dans l'antiquité, il y avait des boucliers de deux formes et de deux grandeurs; les grands, en quadrilatères voûtés, les petits plus ou moins arrondis. Les uns et les autres étaient sans doute de bois et revêtus de plaques d'or du poids de six cents sicles pour les uns, de trois

<sup>1</sup> Lassen, *Indische Alterthumskunde*, t. i, p. 251; Schenkel, *Bibel-Lexicon*, t. iv, p. 367.

<sup>2</sup> On a jugé bien forte la quantité d'or apportée par la flotte de Salomon du voyage d'Ophir. M. L. Seinecke, qui attaque trop souvent le récit biblique, reconnaît cependant qu'on ne peut rien alléguer de sérieux contre la donnée du texte sacré : « Die angegebene Summe des Gewinns von 420 Talenten Gold (12 millionen Thaler Gold) mag richtig sein, wenn der Ertrag aller Fahrten zusammengerechnet wird, denn dass diese Summe der jedesmalige Ertrag gewesen sei, wird wenigstens nicht ausdrücklich gesagt. » *Geschichte des Volkes Israels*, t. i, p. 333.

<sup>3</sup> I (III) Reg., x, 16-17.



mines pour les autres<sup>1</sup>. Ces boucliers contenaient donc pour plus de dix millions de francs d'or<sup>2</sup>.

Les pierres précieuses ont toujours été chères aux Orientaux. Celles que les marins de Salomon lui rapportèrent durent servir à sa parure et à celle de ses femmes, de même que les singes et les paons servirent à l'amusement et à l'ornement de sa cour<sup>3</sup>. Nous voyons par les monuments de l'Assyrie<sup>4</sup> et plus encore par ceux de l'Égypte, combien les peuples de ces contrées aimaient les singes. Les Égyptiens en ont figuré jusqu'au milieu des scènes les plus graves et les plus sérieuses<sup>5</sup>. Salomon et sa cour durent partager ce goût pour un animal qui a toujours et partout excité une vive curiosité.

La beauté et l'éclat des plumes du paon charmaient les anciens comme les modernes. L'auteur du *Râmâyana* en

<sup>1</sup> Texte hébreu. Voir *Dictionnaire de la Bible*, t. 1, 1895, col. 1880.

<sup>2</sup> Un talent équivaut à soixante mines, une mine à cinquante sicles, et un sicle à quatorze grammes vingt centigrammes.

<sup>3</sup> Sur les paons, voir Pseudo-Eustathe, *Comment. in Heceum.*, Migne, *Patr. gr.*, t. xviii, col. 729, et les indications des auteurs anciens qui en ont parlé dans les notes de Léon Allatius, col. 894-895.

<sup>4</sup> Sur l'obélisque de Nimroud sont représentés quatre grands singes, attachés et conduits par un lien, et un petit porté sur les épaules d'un homme. En voir la reproduction plus loin, partie III, l. II, ch. V. Cf. A. Layard, *Nineveh and its Remains*, t. II, p. 434, 436-437; Fr. Lenormant, dans la *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1873, p. 21 et suiv.; Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 272. Ils paraissent porter sur ce monument le nom d'*udumi*; *ibid.*, p. 273-274.

<sup>5</sup> Voir t. IV, part. V, l. II, ch. IV, le cynocéphale représenté dans la scène du jugement des morts, et, dans le présent volume, Figure 61, p. 374, le singe qui préside au chargement du navire égyptien. Cf. Maspero, *De quelques navigations des Égyptiens sur les côtes de la mer Érythrée*, dans la *Revue historique*, janvier 1879, p. 24; Movers, *Die Phönizier*, t. III, p. 93. Voir aussi les singes représentés sur *La coupe phénicienne de Palestrina*, publiée par M. Clermont-Ganneau, dans le *Journal asiatique*, février-mars 1878 et suiv., p. 261 et suiv., avril, p. 453 et suiv.

loue « les formes ravissantes, qui sont le plaisir des yeux et ressemblent à des fleurs nuancées de teintes brillantes<sup>1</sup>. » Les Grecs admiraient aussi « cet oiseau, fier de sa queue aux couleurs variées, invitant les spectateurs à la contempler, en l'étalant en forme de roue à leurs regards étonnés. Ne va plus, ô roi, chantait un poète dans son enthousiasme, ne va plus voir d'autre spectacle : ses couleurs sont celles des fleurs dans les prairies, de la pourpre rehaussée d'or, de l'émeraude la plus pure, brillantes et éclatantes comme le soleil; ses ailes sont couvertes d'yeux étincelants, aux nuances et aux reflets les plus divers<sup>2</sup>. »

La rareté du paon dans l'antiquité en augmentait encore le prix<sup>3</sup>. Antiphon raconte qu'un certain Démos, fils de Pyrilampe, ayant élevé quelques-uns de ces oiseaux, on accourait pour les voir, de Lacédémone et de la Thessalie<sup>4</sup>. Ils furent apportés pour la première fois, au V<sup>e</sup> siècle avant notre ère, d'Asie à Athènes, où on les montrait aux curieux pour de l'argent, le premier jour de chaque mois. Une paire de paons se vendait alors mille drachmes, c'est-à-dire plus de neuf cents francs<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> *Râmâyana*, traduction Fauche, ch. III, çloka 18, t. III, Paris, 1855, p. 195.

<sup>2</sup> Philé, *Versus de animalium proprietate*, VII, Περὶ τῶνος, dans *Poetae graeci veteres*, 1614, t. II, p. 213. Philé n'a guère fait que mettre en vers les descriptions du paon données par Élien et par Aristote.

<sup>3</sup> *Ob raritatem pavus est miraculo*, dit Eubulus, dans Athénée, *Deipnosophista*, IX, 56, édit. Schweighäuser, t. III, p. 467. Mais cet oiseau fut si apprécié qu'il ne tarda pas à devenir relativement commun :

Ex quo par pavonum in urbem nescio quis primum attulit,  
Rari qui fuerant, magis crebro cernas coturnicibus.

dit Antiphane, *ibid.*, et XIV, 70, t. V, p. 382.

<sup>4</sup> Περὶ τῶνος, *ibid.*, p. 468.

<sup>5</sup> « Ex Barbaris ad Græcos exportatus esse dicitur (pavo). Primum autem longo temporis intervallo rarus; deinde studiosis elegantiae et pul-



Quand Alexandre le Grand arriva dans l'Inde, il fut si frappé de leur beauté, qu'il défendit sous les peines les plus graves de leur faire aucun mal<sup>1</sup>. Élien, qui nous a conservé ce trait, raconte aussi qu'un roi d'Égypte ayant reçu en présent un paon de l'Inde, fort grand et fort beau, le jugea digne d'un dieu et l'offrit à Jupiter. On le garda dans le temple, et il y fut merveilleusement protégé, ajoute l'écrivain grec, contre la gourmandise d'un jeune homme riche, désireux de goûter la chair de ce magnifique oiseau<sup>2</sup>. On était en effet porté à croire que cet animal si brillant était divin. Ménodote de Samos nous apprend que les habitants de cette île l'avaient consacré à Junon, et Athénée ajoute qu'ils le représentaient sur leurs monnaies<sup>3</sup>. On le figurait aussi sur les monnaies de la colonie phénicienne de Leptis la Grande, et il était sacré aux yeux des Libyens<sup>4</sup>.

Une curieuse fable bouddhique nous apprend combien les paons étaient estimés à Babylone<sup>5</sup>.

« Quand on n'avait pas encore vu de paon... Ainsi par-

chritudinis, pretio spectatus fuit Athenis, ubi singulis mensium calendis et viros et mulieres admittentes ad hujusmodi spectaculum, ex eo quæstum fecerunt; atque, ut in oratione contra Erasistratum Antiphon inquit, marem et foeminam mille drachmis æstimarunt. » Élien, *De animalibus*, v, 21, édit. Gesner, 1566, p. 101-102.

<sup>1</sup> Élien, *ibid.*, p. 102.

<sup>2</sup> Élien, *ibid.*, xi, 33, p. 244-245. Cf. Horace, *Satires*, II, ii, 23-26.

<sup>3</sup> « Pavones Junoni sacri sunt. » Ménodote, *De his quæ in templo Junonis Samiæ visuntur*, dans Athénée, *Deipnosophistæ*, édit. Schweighäuser, t. v, p. 383. Il dit lui-même, p. 384 : « Quare etiam in moneta Samiorum pavo excusus est. »

<sup>4</sup> Movers, *Das phönizische Alterthum*, t. III, p. 95.

<sup>5</sup> Le texte et la traduction allemande de cette fable ont été publiés par M. J. Minayeff, dans ses *Buddhistische Fragmente*, lus le 13 avril 1871 à l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg et imprimés dans le *Bulletin* de cette Académie, t. xvii, année 1872, col. 79-81, 83-85. J'en dois la connaissance à une obligeante communication du R. P. Joseph Brucker, de la Compagnie de Jésus.

lait le docteur qui demeurait à Jetavana... Dans le temps passé, lorsque le roi Brahmadata régnait à Vânanasi, le Bodhisattva naquit sous la forme d'un paon, et quand il eut grandi et fut devenu beau, il vivait dans les bois.

» En ce temps-là<sup>1</sup>, des marchands prirent une corneille et ils se rendirent par mer au pays de Bâveru (Babylone)<sup>2</sup>. Il n'y avait alors aucun oiseau dans le royaume de Bâveru. Quand les marchands y arrivèrent et que les habitants du pays virent la corneille sur le mât, » ils en furent ravis et, après de longs pourparlers, ils l'achetèrent fort cher, cent *karschâpana*.

« Les mêmes marchands prirent une autre fois le roi des paons et ils lui apprirent, comme à une Apsaras, à danser et à chanter, au son de la musique, de sorte qu'il dansait quand on lui battait des mains. Ils retournèrent alors à Bâveru. Quand le peuple se fut rassemblé, le paon, qui se tenait à l'avant du navire, déploya ses ailes, il fit entendre un chant agréable et il se mit à danser. Les gens du pays, voyant cela, éprouvèrent un grand plaisir et dirent : Honorables marchands, donnez-nous ce roi des oiseaux, si beau et si savant.

<sup>1</sup> M. Minayeff pense que la partie de cette fable qui est en vers est du commencement de l'ère chrétienne. La partie en prose est attribuée à Buddhagosa, dont l'époque est inconnue. *Bulletin de l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg*, t. xvii, col. 77.

<sup>2</sup> M. Minayeff, qui cite cette fable surtout pour établir qu'il existait depuis une haute antiquité des relations commerciales entre l'Inde et les pays à l'occident de l'Inde, identifie Bâveru ou Bâberu avec Babylone. « Den Namen Bâberu, dit-il, halte ich für identisch mit Babylon (vgl. Bâbiru der Keilinschriften; Spiegel, *Die altpersischen K.* s. v.). Ausser der Benennung selbst sprechen dafür noch zwei andere Umstände : 1) der in dem Bruchstücke erwähnte Seehandel und 2) die Waare selbst, die Pfauen. Ferner ist zu bemerken, dass Bâberu zweimal in Texte erwähnt wird, und zwar sowohl in der Versen als in der Prosa... Bis jetzt glaubte man, dass der Name Babylon ward den alten Indern ganz vergessen sei (s. Lassen, *Indische Alterthumskunde*, I, 1032). » *Ibid.*, col. 77-78.



» Les marchands répondirent : Nous avons amené une première fois une corneille et vous nous l'avez prise, maintenant nous apportons le roi des paons et vous le demandez aussi ; nous ne pourrons plus venir dans votre pays avec des oiseaux.

» Ne vous mettez pas en peine, vous trouverez dans votre patrie un autre oiseau comme celui-ci ; vous pouvez bien nous le donner.

» On débattit donc le prix et les habitants achetèrent le paon mille (pièces). Ils le placèrent dans une cage ornée de sept pierres précieuses et ils le nourrirent de poissons, de viande, de fruits, d'une boisson faite avec du miel, du blé, du sucre, etc. Le roi des paons jouit des plus grands honneurs et reçut les plus beaux cadeaux<sup>1</sup>. »

Par ce que le conteur bouddhiste nous dit de l'impression que produisit la vue du paon en Babylonie, ainsi que par les différents traits que nous avons rapportés, il est facile de deviner quel succès dut avoir à la cour de Jérusalem cet oiseau jusque-là inconnu.

<sup>1</sup> *Bulletin de l'Académie de Saint-Petersbourg*, t. xvii, 1872, col. 83-85. M. Minayeff fait, col. 78, les observations suivantes, dont une partie confirme tout ce que nous avons dit jusqu'ici sur la situation d'Ophir : « Es unterliegt keinem Zweifel, dass die Beziehungen beider Völker (les Hindous et les Babyloniens) sehr früh ihren Anfang genommen und dass der Handel zwischen ihnen entweder unmittelbar oder durch Vermittelung der Phönicier stattgefunden hat. Letztere führten früher als Babylon mit Indien Handel. Aus Ophir, welches mit Abhira an der Mündung des Indus identificirt wird, führten sie Gold und Edelsteine ein (s. I. B. der Könige, 10, 22)... Unter Nebukadnezar und seinen Nachfolgern, die den auswärtigen Handel sehr begünstigten, nahm Babylon die Stelle der Phönicier als Vermittler des Handels zwischen dem entfernten Osten und dem Westen ein (s. Lassen, l. c., II, 600). Babylon wurde der Mittelpunkt des indischen Seehandels; von hier aus wurden die indischen Waaren nach dem Mittelmeer und nördlich über den Euphrat und Tigris hinaus befördert... Vergl. auch Hehn, *Kulturpflanzen und Haustiere in ihrem Uebergang aus Asien nach Griechenland und Italien*, Berlin, 1870, S. 250 folg. »

Salomon fit sans doute du bois de santal l'usage qu'on en a toujours fait en Orient<sup>1</sup>. On s'en sert principalement comme parfum. La partie odoriférante de l'arbre est le cœur. On coupe l'arbre par la racine, on fend et on sèche le milieu du tronc et on le livre au commerce ainsi préparé. Plus la couleur du bois est foncée, plus il est odorant. D'après les nuances, on distingue le rouge, le jaune et le blanc. On fabrique aussi une huile de senteur avec les copeaux, et avec le bois séché et trituré. On use du santal comme parfum sous cette double forme.

Le bois est brûlé dans les temples et dans les maisons, où il dégage une forte odeur aromatique; l'huile sert pour les onctions et comme moyen de rafraîchissement. On asperge aussi les nattes, tendues devant les fenêtres, avec des morceaux de bois réduits en poussière et humectés, afin d'embaumer et de rafraîchir ainsi les habitants. L'usage du bois de santal est très répandu encore aujourd'hui, de la mer Rouge jusqu'au Japon. Les poètes indiens ont chanté de bonne heure ses merveilleuses propriétés<sup>2</sup>. Salomon dut les apprendre par ses marins et s'en servir. Nous savons par le texte sacré qu'il utilisa aussi ce bois précieux pour un usage saint : il en fit fabriquer des *kinmor* et des *nébel* pour les musiciens du Temple de Jéhovah<sup>3</sup>.

Malheureusement Salomon ne devait pas toujours penser

<sup>1</sup> Sur le bois de santal, voir J. S. Gamble, *A manual of Indian timbers*, in-8°, Calcutta, 1881, p. 321-322.

<sup>2</sup> Lassen, *Indische Alterthumskunde*, t. I, p. 337.

<sup>3</sup> I (III) Reg., x, 12; II Par., ix, 11. Le texte des Paralipomènes ajoute qu'il en fit aussi des *בִּסְלוֹת*, *mesilôt* ou degrés, mot assez obscur, pour le Temple et pour ses palais. Le texte des Rois porte *בִּסְעָד*, *mis'ad*, qu'on traduit ordinairement par *fulcrum*, *soutien*, *appui*. Jarchi traduit *pavé*, *Kimchi*, *colonnes*. Voir Gesenius, *Thesaurus linguae hebraeae*, p. 962. Fergusson adopte le sens de *colonnes*, *The Temples of the Jews*, p. 28.



ainsi à son Dieu. A l'époque dont nous venons de parler, il avait atteint l'apogée de sa puissance, mais tant de gloire et d'éclat devaient s'éclipser avant sa mort. La prospérité devint nuisible au fils de David : il adora Moloch et Ashtarthé<sup>1</sup>; des semences de révolte se manifestèrent dans son royaume et ce règne, si brillant à son début, fut obscurci à son déclin par les plus sombres nuages. Les causes de la décadence sont manifestes. Elle fut une punition de Dieu, qui lui fit expier les transgressions commises contre la loi par l'accumulation de tant de trésors, de chevaux, de chariots, de concubines<sup>2</sup> et plus encore par l'idolâtrie<sup>3</sup>. Elle fut aussi une des conséquences naturelles des fautes de son règne. Dans plusieurs de ses entreprises, Salomon rechercha son propre avantage plus que celui de son peuple. Ses flottes enrichirent la cour, mais imposèrent de nouvelles charges aux Israélites<sup>4</sup>. L'aggravation des impôts produisit des germes de mécontentement. Le luxe des grands altéra la simplicité des mœurs; la jeunesse reçut une éducation mauvaise<sup>5</sup>; l'esprit religieux s'affaiblit; peu à peu les tribus du nord se désaffectionnèrent de la famille de David, de sorte que, sous Roboam, elles s'en séparèrent, et en

<sup>1</sup> I (III) Reg., xi, 5.

<sup>2</sup> La licence des mœurs a toujours été une des plaies des rois de l'Orient. Le shah qui régnait en Perse du temps de Napoléon Ier, Fattaly, « avait sept cents femmes et six cents enfants. On prétend que le nombre de ses descendants s'élève aujourd'hui à plus de cinq mille; l'état des finances ne permettant pas d'entretenir une famille royale aussi nombreuse, la pauvreté de la plupart des princes du sang est extrême. Quelques-uns même ont été obligés d'entrer comme domestiques dans les grandes familles de Téhéran. » J. Dieulafoy, *La Perse, la Chaldée et la Susiane*, in-8°, Paris, 1887, p. 126.

<sup>3</sup> Voir J. Cajetan, *De sapientia et insipientia Salomonis*, in-4°, Coïmbre, 1741.

<sup>4</sup> I (III) Reg., xii, 4, 10, 11.

<sup>5</sup> Cf. I (III) Reg., xii, 8-14.

même temps se détournèrent du vrai Dieu. Heureux roi, s'il était resté fidèle au Seigneur à qui il avait élevé un temple, s'il n'avait point éloigné Israël de Jéhovah par ses mauvais exemples et s'il ne s'était servi de ses richesses que pour l'ornement de la maison sainte et le bien-être de ses sujets!